

A photograph of a person wearing a dark hoodie and pants, walking along a brick wall at night. The person is seen from the side, moving towards the right. The wall is made of light-colored bricks, and there is a red brick section on the right. The scene is dimly lit, with some light reflecting off the wall and the person's clothing.

**LAURENT CHABIN**

*Préface de Diana Bélice*

# LES CHIENS DE RUE

**TAG**



LAURENT CHABIN

**LES  
CHIENS  
DE RUE**

*Héritage jeunesse*

**Catalogage avant publication de  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Les chiens de rue / Laurent Chabin.

Noms: Chabin, Laurent, 1957- auteur.

Description: Mention de collection: Tag | Édition originale en dix volumes : 2020.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20230071902 |

Canadiana (livre numérique) 20230071910 | ISBN 9782898125348 |

ISBN 9782898125355 (PDF) | ISBN 9782898125362 (EPUB)

Classification: LCC PS8555.H17 C45 2023 | CDD jC843/.54—dc23

Aucune édition, impression, adaptation ou reproduction de ce texte,  
par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique,  
en particulier par photocopie ou par microfilm, ne peut être faite  
sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les éditions Héritage inc. 2023

Tous droits réservés

Éditeur de la collection : Thomas Campbell

Conception graphique : Dominique Simard

Conception graphique de la couverture : Dorian Danielsens

Révision et correction : Kurt Martin

Droits et permissions : Barbara Creary

Service aux collectivités : [espacepedagogique@dominiqueetcompagnie.com](mailto:espacepedagogique@dominiqueetcompagnie.com)

Service aux lecteurs : [serviceclient@editionsheritage.com](mailto:serviceclient@editionsheritage.com)

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Les éditions Héritage / Dominique et compagnie

222 rue de Woodstock, bureau 1010A

Saint-Lambert (Québec) J4P 3R3

Téléphone : 514 875-0327

[dominiqueetcompagnie@editionsheritage.com](mailto:dominiqueetcompagnie@editionsheritage.com)

[dominiqueetcompagnie.com](http://dominiqueetcompagnie.com)

Imprimé au Canada

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Québec

par l'entremise du Programme de crédit d'impôt – SODEC –

Programme d'aide à l'édition de livres.

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée

à notre programme de publication.

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

Canada

Je tiens à remercier Steve Collins  
et ses élèves, de l'école Amos (Montréal-Nord),  
pour leur relecture et leurs judicieux conseils.  
C'est en effet grâce aux récits de vie qu'ils  
m'ont faits que ce roman a pu être écrit.

*Laurent Chabin*

# Préface

Entre 2008 et 2013, alors que le phénomène des gangs de rue semblait sur toutes les lèvres, j'embarquais dans divers projets qui souhaitaient faire la prévention de cette problématique.

Et souvent, qui dit gang de rue dit aussi exploitation sexuelle.

Forte de ces savoir-faire — d'études universitaires et de plusieurs publications sur le sujet —, j'ai eu l'occasion de rencontrer des jeunes de tout horizon. Ces derniers ont partagé avec moi le vécu qui les a menés sur la voie de la truanderie, et/ou vers l'exploitation sexuelle. Ils ont livré leur récit avec cœur, spontanéité et générosité, peu importe la douleur qui se cachait derrière les mots, les gestes posés et subis, et surtout, sans aucune censure. Après tout, ce qu'ils avaient expérimenté ne méritait pas d'être raconté en termes menu ou joli, pour faire plaisir à qui veut bien l'entendre. Ils se devaient plutôt d'être exposés dans toute leur laideur, dans une lumière franche et crue.

C'est dans cette optique qu'une œuvre telle que *Les chiens de rue* est nécessaire.

Elle rend explicite une réalité marginale, et c'est justement ce qui est important. Car heureusement, ce n'est pas tout le monde qui a un accès privilégié à cette dure vérité qu'est celle du sang sur les mains ou des ventes de produits illicites sous hautes tensions. Elle est de ceux qui en général, frayent avec la petite criminalité depuis qu'ils sont hauts comme trois pommes, puisque leur entourage le plus proche — parents, frère, cousin, etc. — y baigne depuis toujours. La transmission de ces valeurs délinquantes s'en trouve alors facilitée.

Elle est également celle de ces adolescents qui côtoient les pairs délinquants qui les mèneront à la limite du point de non-retour : on saute ou pas ?

Dans une société où les problématiques vécues par tout un chacun peuvent être intenses, et souvent comorbides (santé mentale, manque d'estime de soi, difficulté familiale, scolaire, etc.), il est alarmant de se dire que nos jeunes découvrent du réconfort dans des groupes tels que des gangs criminalisés. Cette constatation nous amène à réaliser qu'en tant que collectivité, nous devrions nous attarder aux alternatives que nous proposons à nos futurs adultes. Si pour répondre à leurs besoins, le choix doit se faire entre la criminalité, plutôt que se tourner

vers un modèle positif, ou encore, des organismes qui disposent d'un personnel leur offrant une aide significative, il y a quelque chose qui ne fonctionne pas.

De nombreuses études démontrent que plusieurs membres de bandes criminelles proviennent de milieux de vie violents et de quartiers au statut socioéconomique faible. Car là, nos jeunes trouvent un sentiment d'appartenance : le gang devient une famille, unie et forte, celle qu'ils n'ont jamais possédée.

C'est l'impression d'être protégé ; enfin !

C'est aussi l'appât du gain, bien que la plupart du temps, les nouveaux adhérents ne soient pas d'abord et avant tout motivés par ce motif. C'est un « bonus ». Le genre qui permet de se procurer toutes ces choses qu'on n'aurait jamais été capable d'avoir. Car de façon universelle, il est reconnu que les possessions matérielles et monétaires sont synonymes de respect. De puissance.

Et que dire de l'industrie du divertissement qui glorifie ce mode de vie, à un âge où l'adolescent forge sa personnalité et sa vision du monde ? Malgré tout, elle n'est pas la seule à être pointée du doigt ; car pour que les jeunes comprennent que d'autres options sont viables, et tout aussi intéressantes, il leur faut des modèles qui les aident à cultiver leur esprit critique.

*Les chiens de rue* se veut un ouvrage qui parlera à son public cible dans des termes qui lui ressemblent. Elle le fera en lui prodiguant la sensation d'être pris au sérieux. Le but est de sensibiliser; conscientiser les jeunes à ce phénomène, sans avoir l'impression de se faire donner la leçon. On croit à tort «que cela n'arrive qu'aux autres». Que cette réalité est bien loin de la nôtre. Malheureusement, il arrive souvent que la vie nous prouve le contraire : les événements s'enchaînent et se bousculent. L'existence qu'on avait jusque-là connue se métamorphose du tout au tout. Soudainement, on se retrouve dans une spirale. On pose des gestes dont on ne se serait jamais cru capable.

Et du jour au lendemain, tout change.

*Diana Bélice*



# 1. La nuit où j'ai cessé d'avoir peur\*

Je n'arrive plus à dormir.

Je me retourne cent fois dans mon lit. Inutile. Le même cauchemar revient avec plus de force. Un cauchemar de haine et de sang. De peur...

J'ai l'impression que je ne dormirai plus jamais. L'impression que je n'ai jamais dormi.

Pourtant, ça ne fait même pas une semaine que c'est arrivé. Qu'est-ce que c'est qu'une semaine, dans une vie ? Pas grand-chose ? Pour les autres, peut-être. Mais pour moi, c'est énorme. C'est comme si j'avais toujours eu peur. Toujours eu honte...



---

\* Dans la série *Chiens de rue*, ce chapitre correspond à l'épisode 1, *La nuit de la honte*. Il est aussi en lien avec *La face cachée des gangs de rue* (pp.60-61), l'unité pédagogique du roman.

C'était samedi dernier. Il faisait encore beau. Sans doute un des derniers jours de beau temps avant l'hiver. J'ai eu envie d'en profiter en allant marcher jusqu'au bord du fleuve, même si c'est assez loin de chez moi.

Il restait une bonne heure avant la tombée de la nuit. Mes parents regardaient la télé et ils ne se sont même pas aperçu que je disparaissais. Comme toujours. J'ai l'habitude...

J'ai traîné un bon moment sur les berges, en face de l'île des Sœurs. Puis, comme le soleil se couchait, j'ai décidé de rentrer.

J'étais complètement perdu dans mes pensées. Il faisait noir, maintenant. Tout à coup, après une série de ponts sous lesquels j'étais passé presque sans m'en rendre compte, je me suis aperçu que je me trouvais dans le bas de la rue d'Argenson.

L'endroit était sinistre, oppressant. Pas une maison, pas un brin d'herbe. La rue était encaissée sous la maçonnerie des ponts. Un dernier tunnel passait sous le chemin de fer. Je l'ai franchi en ser-

rant les fesses, mal à l'aise, oppressé par l'aspect sinistre de la rue.

Je débouchais à peine du tunnel qu'un cri strident a retenti. Ça provenait d'une sorte de terrain vague, sur ma gauche. Pas d'éclairage public à cet endroit. Tout était plongé dans l'ombre.

Je me suis immobilisé. Un autre cri a retenti. Un cri de fille. Et pas un cri de joie...

Mes yeux se sont un peu habitués à l'obscurité. Cette fois, j'ai aperçu un groupe qui s'agitait contre le talus qui borde le chemin de fer. Étaient-ils trois, quatre ?

Je les distinguais mal. J'ai avancé d'un pas. Oui, ils étaient trois. Deux garçons et une fille.

J'ai entendu le bruit étouffé d'un coup porté avec force. La fille s'est effondrée sur le sol. Un des garçons l'avait frappée violemment.

L'autre s'est précipité et l'a immobilisée sur le dos en posant un genou sur son épaule, puis il a placé une de ses mains sur sa bouche pour l'empêcher de crier de nouveau.

Ce qui a suivi n'est pas très difficile à deviner. Je n'ai plus entendu que des gémissements et des halètements. Je ne voyais plus grand-chose, sauf le dos de celui qui s'était allongé sur la fille. L'autre la maintenait toujours en la bâillonnant sauvagement.

Dans le noir, impossible de distinguer leur visage.

J'aurais dû intervenir. Tout ce que j'avais appris me disait que je devais intervenir, que je ne devais pas rester passif. Au moins courir, appeler, crier, alerter des passants...

Mais je n'ai pas pu. J'étais paralysé par la peur. Pas une peur panique qui m'aurait fait filer comme un rat, mais une peur profonde, glaciale, qui m'avait transformé en statue. Je ne pouvais rien faire. Ni fuir, ni m'interposer.

Là où je me trouvais, j'ai pensé qu'ils ne pouvaient pas me voir. J'étais à demi dissimulé par le talus, au sortir du tunnel. Protégé, en quelque sorte. Et j'ai laissé cette fille se faire battre et violer sans bouger, sans même émettre le moindre son.

Puis le premier garçon s'est relevé et l'autre a pris sa place. La même scène a recommencé. Une violente nausée s'est emparée de moi. J'ai vomi sur le trottoir. Ç'a été comme un déclic. Je me suis enfin libéré de cette paralysie.

Je ne suis pas allé porter secours à la victime pour autant. Au contraire, aussitôt que j'ai retrouvé l'usage de mes jambes, ç'a été pour m'enfuir. J'ai foncé par une rue transversale et je me suis retrouvé rue Charlevoix, puis j'ai retraversé le canal.

Là, hors d'haleine, je me suis remis à marcher. J'étais assez loin du lieu du crime. Mais plus mon affolement se calmait, plus ma honte grandissait.

Je suis arrivé chez moi en sueur, épuisé par ma propre peur. Mes parents étaient toujours devant la télé, ils n'ont même pas jeté un regard dans ma direction. Je m'y attendais, bien sûr.

J'ai filé directement dans ma chambre et je m'y suis enfermé. Je ne suis pas passé dans la salle de bains. Je ne voulais pas risquer de voir mon visage dans le miroir. Mon visage de lâche...



Le lendemain, j'ai dit que j'étais malade. Et c'était vrai : j'étais malade. Malade d'angoisse.

Toute la nuit, je m'étais repassé la scène du viol comme un film en boucle. Les cris de la fille, les halètements des garçons, les fragments de peau nue entrevus...

La peur, en fait, ne m'avait pas quitté. Au contraire.

La fille, je n'avais pas vu son visage, et sa silhouette ne me disait rien. Les deux garçons, en revanche... Je n'avais pas pu distinguer leurs traits avec précision mais, en y repensant, j'en venais à me demander si leur allure générale ne me rappelait pas quelqu'un.

Tout avait été très bref, pourtant. Mais, curieusement, j'avais l'impression que l'image des deux violeurs se précisait à présent. Étais-je en train de fabuler ? Étais-je en train de m'inventer des souvenirs, comme ces victimes d'abus sexuels le font

parfois sous l'influence de certains psychologues un peu pervers ?

Je n'en sais rien, mais c'était comme si les silhouettes des deux violeurs prenaient peu à peu un visage. Deux garçons de la même polyvalente que moi. Deux grands de quatrième secondaire.

Sur le moment, j'avais pensé qu'ils ne m'avaient pas vu, occupés à leur sale besogne. Mais l'un d'entre eux, en se relevant ou en se retournant, ne m'avait-il pas aperçu ? Reconnu ? Comment savoir ?

Je préférais ne pas le savoir... J'ai décidé de ne pas retourner en classe. Mon père n'a rien dit. Comme d'habitude. Ma mère m'a dévisagé avec son regard vide, puis elle a détourné les yeux.

Nous ne sommes pas une famille de bavards. Chez nous, c'est la maison du silence. Chacun pour soi... Avant de partir pour le travail, elle m'a simplement dit que je n'avais qu'à rester là.



Ma journée a été atroce. La crainte d'être obligé, tôt ou tard, de retourner à l'école me rongait. Et si les deux violeurs décidaient de me casser la figure, à moi aussi ? Pour « me faire taire » ? La peur ne me lâcherait donc jamais ?

Je me voyais battu par les deux voyous, à coups de pieds, à coups de poings, allongé sur le sol, le visage dans la boue. Je devais promettre de ne jamais rien dire de ce que j'avais vu dans la rue d'Argenson. Ils me disaient qu'au moindre mot, ils me retrouveraient et me feraient regretter de me mêler des affaires des autres.

Voilà ce que j'ai ressassé, toute la journée, allongé dans mon lit, à l'abri sous mes couvertures. Et, à ma grande honte je l'avoue, je n'ai pas eu une seule pensée pour cette fille qui s'était fait violer sous mes yeux sans que je lève le petit doigt.

Je le savais à présent ; la honte et la peur allaient me coller au corps pour le reste de ma vie. De ma vie de cloporte minable et effrayé...

Le lendemain, ma mère a semblé s'inquiéter réellement de mon état. Elle s'est assise un instant sur le

bord de mon lit et elle m'a interrogé à voix basse, avec une certaine gêne, en détournant les yeux.

Elle avait sans doute compris que ma « maladie » n'avait rien à voir avec un quelconque virus ou une intoxication alimentaire, comme elle l'avait peut-être pensé au départ. Elle a parlé de psychologue.

Là, je me suis raidi. Un psychologue ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Que j'étais fou ? Qu'on allait me questionner, qu'on allait me faire avouer que j'avais assisté à une scène terrible et que je n'avais rien fait ?

Non, ce serait pire. L'histoire ferait le tour du quartier, de l'école, mes camarades me traiteraient de tous les noms. Je serais méprisable et ignoble pour les filles, ridicule aux yeux de tous, et les deux autres me retrouveraient et me feraient passer le goût de parler.

Non, un psychologue, c'était hors de question.

Je ne voyais qu'une solution. Dorénavant, je devrais vivre avec ma peur. Je devrais la gérer et la digérer. Seul.

J'ai prétendu que je me sentais mieux et que je retournerais en classe dès le lendemain. Ma mère

a posé la main sur mon front. Il était encore un peu chaud. Elle a légèrement haussé les épaules et m'a apporté un comprimé contre la fièvre.



Le jour suivant, je me suis rendu à l'école en traînant les pieds. Je n'ai parlé à personne. Et, surtout, je n'ai regardé personne en face. De toute façon, je n'ai pas d'amis. Je n'en ai jamais eu. Je ne suis pas doué pour ça.

Je suis resté muet en classe. Ça ne me changeait pas beaucoup des autres jours. Pendant les pauses entre les cours je suis allé m'asseoir dans un coin, sans lever les yeux de mes chaussures.

À la dérobée, j'ai repéré quelques garçons de quatrième secondaire dont la silhouette correspondait plus ou moins à celle des agresseurs, mais je n'étais sûr de rien. Ils n'ont d'ailleurs pas semblé remarquer ma présence.

Je ne pouvais évidemment pas regarder une fille en face. J'avais trop honte. J'étais persuadé que la

première qui planterait ses yeux dans les miens y lirait comme dans un livre et comprendrait tout en une fraction de seconde...

La semaine a passé ainsi. J'ai vécu dans l'ombre comme une coquerelle, terrorisé à l'idée de tomber sur un des grands de quatrième dans un couloir, ou dans la rue à la sortie de l'école.

J'ai vécu avec la crainte de devoir parler à une fille, la crainte qu'elle me perce à jour et se mette à hurler en me traitant de lâche et de chacal. Avec la crainte de m'effondrer soudain, n'en pouvant plus de porter seul le poids de ce secret.

Et la nuit, quand j'aurais enfin pu me reposer, c'était comme si je revivais la scène, encore et encore, sans pouvoir jamais changer mon rôle, celui du voyeur à la fois pervers et impuissant.



Le cauchemar m'a poursuivi pendant des semaines. Et puis, petit à petit, j'ai vu que personne ne me reprochait quoi que ce soit. J'ai

constaté qu'aucun de ceux qui me terrorisaient sans le savoir n'esquissait le moindre geste contre moi. Je me suis calmé et mon existence est redevenue normale.

Ou presque. Car je sais maintenant ce que je suis. Un lâche. Et je dois vivre avec...

Parfois, pourtant, je vais marcher seul dans les rues, la nuit. Est-ce que je cherche à me punir? Peut-être. Je n'en sais rien, dans le fond, mais c'est plus fort que moi.

Certains soirs, c'est comme une pulsion incontrôlable. Il faut que je sorte et que j'affronte la nuit, que j'affronte ses bruits inquiétants, ses ombres, ses pièges...

Aujourd'hui, par exemple. L'automne est presque terminé et la nuit tombe plus tôt. D'habitude, je vais errer le long du canal de Lachine mais, ce soir, mes pas m'attirent vers l'énorme structure en perpétuels travaux de l'échangeur Turcot.

Contrairement au reste de Saint-Henri, cette partie du quartier est encore en majorité composée

de bâtiments délabrés et de nombreuses vitrines sont cassées ou barbouillées de graffitis. Paysage d'après-guerre, décombres et saleté. L'éclairage public est lui-même déficient.

Je prends en direction de l'ouest. La rue Saint-Ambroise est bordée de terrains vagues et d'anciennes usines plus ou moins désaffectées. Qu'est-ce qui me prend de m'aventurer dans un lieu aussi sinistre ?

C'est la peur, bien sûr. Mais la peur que, cette fois, j'essaie d'appivoiser, de surmonter. Je sais que si je ne le fais pas maintenant, jamais plus je n'arriverai à vivre.

La rue est sombre et déserte. À droite, un vieux garage, fermé depuis longtemps. À gauche, les ruines de l'ancienne usine de Canada Malting. Ce décor d'apocalypse est angoissant.

Au niveau de l'écluse, je tourne à gauche et je m'engage dans le sentier qui mène au canal. L'endroit n'est pas éclairé du tout.

Lorsque je débouche enfin devant l'écluse, je suis saisi par cette atmosphère oppressante et je

n'ai plus qu'une envie : rentrer chez moi. C'est à ce moment-là que je les aperçois.

Ils étaient dissimulés dans les taillis qui bordent la clôture interdisant l'accès à l'usine. Tandis que je hâte le pas pour les éviter, ils se plantent devant moi, moqueurs.

— Alors, on n'a pas peur, comme ça, tout seul dans le noir ?

Je les connais. Deux types de la polyvalente. En troisième secondaire, je crois. Ils sont plus âgés et plus grands que moi. Je me détourne sur la droite, mais ils m'imitent. Ils ne me laisseront pas passer.

J'essaie sur la gauche, mais cette fois ils me serrent contre la clôture. Le plus grand me pousse brutalement.

J'étouffe un cri et me liquéfie littéralement. Les larmes me montent aux yeux. Mes agresseurs s'en rendent compte et ils se mettent à rire. Puis le deuxième me donne un coup sur le bras, et un autre sur la poitrine. Je me retourne pour me protéger, son complice en profite pour me jeter brutalement sur le sol.

Cette fois, je suis fichu. Je voudrais crier, hurler, mais ma voix reste coincée au fond de ma gorge.

Les coups de pieds commencent, m'atteignant aux côtes, aux cuisses. Je tente d'abriter mon visage avec mes bras. Je dois ressembler à un de ces mille-pattes qui se roulent en boule et font le mort dès qu'on les touche...

C'est alors qu'une voix retentit :

— Laissez-le !

Une voix féminine. Mais ferme, assurée. Mes deux agresseurs se retournent. Je profite du répit pour jeter un coup d'œil.

Une fille se tient à quelques pas, bien campée sur ses jambes. Elle n'est pas très grande et n'a pas l'air très costaude. Les deux types ricanent.

L'un d'eux lui lance :

— Qu'est-ce qu'elle veut, la pisseuse ?

La fille ne répond pas. Elle a l'air déterminée. Je la vois glisser la main dans son dos, avec lenteur, et écarter légèrement son blouson de cuir. On dirait qu'elle cherche à saisir quelque chose. Quelque chose qui serait glissé dans sa ceinture.

Le geste n'a pas échappé aux deux types. Le plus petit, instinctivement, recule d'un pas. Il a l'air beaucoup moins sûr de lui, tout d'un coup.

La fille s'avance alors, le visage dur, l'air menaçant. Le plus grand hésite un instant, mais il ne recule pas et se met en garde. Son acolyte, rassuré, se place à ses côtés. La fille s'arrête et les toise.

— Laissez-le partir. Deux contre un ? Vous êtes risibles.

Le grand ricane.

— On va voir si tu vas rire longtemps.

À ces mots, il s'avance à son tour, suivi de son complice.

Je suis pétrifié. Je me trouve toujours à terre. Cette fille a voulu m'aider, et moi je suis là comme une loque, n'osant même pas me relever. Pourquoi elle ne s'enfuit pas ?

Il y a une sorte de flamme dans ses yeux.

Les deux voyous sont pratiquement sur elle. Est-ce qu'ils vont la violer après l'avoir battue ? Le souvenir de la scène de la rue d'Argenson me revient brutalement.

C'est trop ! Si je les laisse faire, je ne pourrai plus jamais me supporter, je ne pourrai plus jamais vivre. C'est comme un déclic. Comme si, enfin, je me réveillais d'un long sommeil.

Sans réfléchir, je me redresse d'un bond et je hurle à mon tour :

— Laissez-la !

Les deux garçons se retournent, surpris. La fille en profite pour se lancer en avant. Elle balance de toutes ses forces un coup de pied dans l'entrejambe du plus grand, qui tombe à genoux en gémissant.

Au moment où j'arrive sur lui, je lui flanque à mon tour un violent coup de pied au visage. Puis un deuxième, et un troisième... Je ne me contrôle plus ! Il s'écroule, le visage en sang.

Son complice est dépassé. Il panique et s'enfuit avant même que son complice ait pu se relever.

La fille m'attrape alors par le bras et m'entraîne vers une zone mieux éclairée, près de l'écluse. Un peu sonné, je la suis sans dire un mot. Lorsque je me retourne enfin, les deux types ont disparu dans la nuit.